

Bernard Hubeau à la recherche de la justice, du droit et de l'injustice chez Albert Camus

L'auteur et le livre

Op zoek naar rechtvaardigheid – Recht en onrecht bij Albert Camus : quand on a sur sa table un livre de 622 pages sur Camus, la question se pose immédiatement : pourquoi ? Pourquoi écrire un livre sur un auteur qui a lui-même beaucoup écrit et à propos duquel plus d'encre a déjà coulé sur le papier qu'il n'aurait jamais pu le faire lui-même. Ceux qui connaissent un peu l'auteur de ce livre sur Camus ne seront pas surpris. Bernard Hubeau respire l'esprit de Camus depuis des années. Qu'il s'agisse d'une publication ou d'une conférence, une citation appropriée de Camus ne manque jamais dans son œuvre désormais très vaste. Bernard Hubeau répond à la question dès le début du livre : Camus est devenu une passion depuis ses années d'études. Humaniste, réfractaire aux appartenances religieuses et autres qui font obstacle à toute pensée autonome, Camus est un repère dans la vie : un chercheur, un défenseur de l'ordinaire et un "homme bon" (voir partie IV du livre). Il est caractérisé par le doute et la réflexion. Cette caractérisation par David Van Reybrouck touche Bernard Hubeau : "C'est si joliment dit" (p. 453), une note personnelle rare dans un livre qui a surtout une allure théorique.

Ceux qui ont déjà rencontré ou travaillé avec Bernard Hubeau devront admettre que toute ressemblance avec le célèbre écrivain – philosophe – français n'est pas une coïncidence. Bernard Hubeau s'inspire de la vie de Camus et de ses publications, tant de fiction que de non-fiction, pour relier les thèmes tels que la pauvreté, la dignité humaine, le climat, ... qui lui tiennent à cœur en tant qu'avocat et sociologue du droit, afin de créer une histoire unique sur la justice, le droit et l'injustice d'un point de vue camusien.

Luc Resson écrit à propos du livre de Hubeau dans sa critique dans la revue *Streven* : "Le livre compte 622 pages (dont 80 de bibliographie !), ce qui peut être décourageant pour les lecteurs potentiels, mais ce n'est pas un ouvrage qu'il faut lire de A à Z : une table des matières détaillée permet de le parcourir, en fonction d'une "question spécifique" (*Streven*, 2023). Cette analyse parcourt également les thèmes pertinents pour notre revue. Car on ne peut détourner le regard, les questions qui ont occupé Camus et que Bernard Hubeau a fait siennes touchent aux fondements de la revue *Droits fondamentaux et pauvreté*, en particulier les parties II et III de l'ouvrage.

Après une première partie consacrée aux différents cycles de l'œuvre de Camus : de l'absurde à la révolte en passant par l'amour (mais aussi la mesure (la pensée de midi) et la solidarité), Bernard Hubeau approfondit dans la deuxième partie les rapports entre justice et liberté, droit et injustice, droits de l'homme. La troisième partie aborde des thèmes tels que la pauvreté, la peine de mort, la violence et la terreur, l'Algérie et la nature. Enfin, la quatrième partie est une réflexion philosophique plus générale avec une annexe sur le droit, la littérature et l'imagination en fin d'ouvrage.

Que pouvons-nous d'ores et déjà retenir de cet ouvrage de référence ? Tout d'abord, il y a les concepts de justice, de bien et de mal et de droits de l'homme. Je les évoque brièvement dans

l'espoir et la conviction que cette description trop minimaliste encouragera le lecteur à prendre le livre en main et à se laisser entraîner dans un récit très détaillé des processus de pensée de Camus par et sur Camus. En outre, j'évoquerai brièvement le regard que Camus porte sur la pauvreté. Je laisserai les autres sujets pour ce qu'ils sont et inviterai donc à nouveau le lecteur à s'y plonger.

Justice et droits de l'homme

La justice est un concept multidimensionnel chez Camus. Sa réflexion sur la justice est parallèle à sa vie personnelle et aux événements de sa vie (la colonisation, la Seconde Guerre mondiale, la répression et les changements sociaux de l'après-guerre) et n'est donc pas linéaire. Pour lui, la justice signifie "une institution, une passion, une valeur". Cette justice peut avoir des aspects positifs et négatifs. Dans le sens positif, il s'agit de la justice sociale, du pouvoir et de la valeur "incommensurables" de résoudre la question algérienne, entre autres. Camus reconnaît ici la tension entre la justice et la politique, entre l'éthique et la politique, qui ne peut être simplement résolue. Il y a des limites et des bornes à la vraie justice : le respect de l'universel en chaque être humain, de la dignité et de la solidarité métaphysique. Alors, s'il y a une révolte, révolte quand la dignité humaine est compromise, mieux vaut rester dans la mesure. La mesure – pensée de midi – est pour Camus la recherche de la juste mesure pour éviter que les concepts susmentionnés ne deviennent trop absolus et trop catégoriques. Les éléments négatifs sont le discours de justice des régimes totalitaires, la peine de mort et les situations de guerre. Bernard Hubeau détaille les différents niveaux (valeur, cible et institution). La justice en tant que valeur et objectif est toujours liée à la signification d'une justice humaine et n'a pas de dimension surnaturelle. Elle implique le respect et la reconnaissance des droits et des mérites de chacun (p. 171). La justice ne peut exister sans la liberté – qui n'est pas un concept absolu et abstrait – au service de la révolte. Il envisage cette dernière principalement dans une perspective socialiste. La liberté est liée aux autres et, pour Camus, elle est aussi une forme de justice (p. 177). C'est à la politique et aux décideurs politiques de contribuer à façonner ces concepts. Se pose alors la question de la relation entre justice et révolte. Hubeau la résume lui-même avec acuité : nous pouvons considérer la révolte camusienne tout d'abord comme une affaire solitaire, orientée vers le sujet, quelque chose d'individuel, quelque chose de métaphysique et d'ontologique : c'est la révolte contre l'absurdité de la vie (à l'intérieur). Ce n'est qu'ensuite que l'objet peut venir, spécifiquement ce contre quoi on se révolte, une cause particulière. C'est la question de la solidarité, quelque chose de collectif, généralement lié à la solidarité, à la justice et à la liberté (à l'extérieur) (p. 186).

La justice exige un dialogue entre égaux et à l'échelle humaine. Pour Camus, il ne s'agit pas de quelque chose d'élitiste ; cela inclut également les humiliés. La question se pose alors de la relation entre la justice et l'égalité. Bernard Hubeau l'exprime ainsi : la justice peut s'accommoder des idéologies, mais en même temps elle peut être une utopie et inciter à la mesure (p. 187). Son approche de la justice est fondée sur la morale empirique et le bon sens. Et qu'en est-il de l'amour et de la justice ? C'est un dilemme concrétisé par une conscience du social et du politique. Pour citer l'auteur : la révolte est menée sur la base de la solidarité et de la fraternité. C'est un "non" collectif aux pouvoirs et aux individus oppresseurs, ce que Camus appelle "le dépassement de l'individu dans un bien désormais commun". Le lien avec la charité n'est pas loin et Camus quitte la voie du nihilisme. C'est à l'homme de créer l'ordre dans le monde et à lui seul.

La justice en tant qu'institution est le symbole du pouvoir, de l'exclusion, de la normalisation et de l'injustice. La justice en tant qu'institution ne connaît pas la pitié aux yeux de Camus. La justice exclut et normalise. Dans ses romans en particulier, Camus s'en prend sans pitié aux représentants du système et n'hésite pas à les accuser de "pseudo-moralisme", dépeignant les personnages principaux comme des monstres moraux sur la base d'éléments qui n'ont rien à voir avec le crime. L'image négative de la loi, de la justice et du pouvoir est également liée à cela. Cette image évolue toutefois d'une condamnation des acteurs de la justice à l'existence d'une justice humaine. Cette dernière se reflète dans de nombreux romans où le concept de justice est la pierre de touche constante. Ainsi, la justice se voit attribuer un rôle de médiateur, le mal n'est plus extérieur au personnage principal, la justice n'est perçue ni comme injuste ni comme violente, et la justice n'a plus à être combattue car les porte-paroles du droit sont les gardiens des liens fragiles et incertains de la communauté politique (p. 209).

Quelle est donc la mission principale du droit ? La mission principale du droit est de briser les traits totalitaires et de garder l'innocence. C'est dans l'externalisation du droit qu'il y a un risque d'opposition entre le droit et la justice (p. 210). La tension entre le droit et la justice est ici à fleur de peau. À quoi la loi doit-elle donc se conformer ? Répondre dignement aux fragilités humaines ? L'esprit de la loi doit avant tout faire preuve d'intelligence et de mesure. Cette dernière reste un facteur important pour maintenir l'équilibre entre le droit et son externalisation. Le gouvernement a un rôle important à jouer ici, même si Camus ne lui fait pas vraiment confiance. Le gouvernement crée l'environnement dans lequel les questions des gens s'adressent également aux groupes (tels que les syndicats et autres communautés (p. 213)). Lorsque l'équilibre est rompu, la liberté et la révolte doivent apporter des corrections importantes.

Dans sa réflexion, Hubeau voit en Camus un précurseur du concept de justice sociale lié aux droits de l'homme. Camus n'utilise jamais le terme lui-même, mais les concepts tels que la liberté, la dignité humaine et la justice indiquent la préoccupation de Camus pour les droits de l'homme et les droits fondamentaux. Camus ne fait pas d'exposé théorique sur ce sujet, c'est l'être humain en chair et en os qui est au centre de ses préoccupations et non l'État - "démessuré". Le droit à la vie et le droit à un procès équitable sont des droits importants (droits fondamentaux de première génération). Il parle également des droits fondamentaux de deuxième génération, des droits fondamentaux socio-économiques, y compris la sécurité sociale. L'expérience de la pauvreté qu'il a vécue dans son enfance n'y est pas étrangère. Cette citation exprime bien comment la révolte coexiste avec la dignité humaine et la modération, ... il faut garder à l'esprit l'esprit de révolte de ceux qui défendent la dignité humaine contre la modération des révolutions. En d'autres termes, les droits de l'homme exigent "une conquête continue, toujours à recommencer". La tolérance et la liberté de conscience sont ici essentielles. Camus met en avant l'éthique de l'appel ("Cri") : appeler et agir, même de manière prophétique. "Prophétiser c'est rejeter la résignation et affirmer la vérité de l'homme". La révolte est le combat pour l'homme de tous les jours, qui exige honnêteté et humble patience, à partir de la réalité quotidienne : "le témoin des Droits de l'Homme agit dans le réel immédiat".

Intermezzo : ce qu'écrit Camus est toujours d'actualité

Illustrons cette observation de Hubeau sur Camus par une citation d'une participante au groupe de travail Cartache, basé à Bruxelles. Il s'agit d'un projet participatif avec des personnes qui luttent pour plus de droits et de justice à partir de leurs expériences avec les CPAS. Elle a prononcé ces mots à l'occasion d'une expo-échange intitulée "Face à face au CPAS" : « Des revers, des ruptures, des difficultés et des obstacles ont parfois brisé des rêves et fermé bien des

portes. Mais le besoin et le droit de vivre dans la dignité nous ont aidés à dépasser les obstacles et à faire sauter les barrières de l'indifférence, pour rendre visibles nos expériences de vie. A travers notre recherche participative, nous voulons parler, penser et agir : pour sortir de l'accusation et de la dualité du bon d'un côté et du mauvais de l'autre. A travers cette expo nous vous invitons à un voyage en vous incitant à marcher dans nos pas » (Jeannine Hordies).

La pauvreté

Cela nous amène au thème de la pauvreté, qui occupe également une place essentielle dans le livre. Là encore, le concept est à plusieurs niveaux et comporte des éléments positifs et négatifs. Sur le plan personnel, Camus a lui-même connu la pauvreté. Il inclut cette expérience dans ses écrits et veut "faire s'accorder les voix de la rue et celles des livres" (p. 313). Il éprouve parfois de la culpabilité lorsqu'il se retrouve dans des milieux moins pauvres. Cependant, celle-ci n'est pas purement négative. La pauvreté plaît à Camus : Je n'ai qu'une chose à dire, à bien voir. C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce que me paraît le sens vrai de la vie (p. 314). La pauvreté connaît sa richesse dans ce qui ne coûte rien : la fraternité, la terre, ... Ce qui est inutile ne repose pas sur les épaules des pauvres. Seule la vérité "nue" demeure.

Hubeau souligne ici l'ambivalence de la pensée de Camus. C'est une vision solitaire de l'homme qui n'est pas dénuée de naïveté. Cette vision devient différente lorsque la pensée de Camus est considérée au niveau méso. La pauvreté en tant que problème interpersonnel, au contact des autres, paralyse la capacité à se défendre et à communiquer, détruisant ainsi la dignité individuelle et collective (p. 315). Camus souligne l'importance de la solidarité humaine dans laquelle il y a clairement une composante éthique. La pauvreté ne peut être tolérée et est socialement injuste. La pauvreté n'est pas la faute des pauvres ! Pour Camus, la pauvreté est donc un problème social. C'est là que la réflexion sur les droits de l'homme s'inscrit comme une protection contre l'oppression et l'abus de pouvoir. Témoignant de la pauvreté en tant que journaliste, il plaide en faveur d'une politique sociale constructive et demande que la structure économique et l'exploitation qui en découle soient abordées dans le sens de réformes structurelles et d'une plus grande justice sociale (p. 317). Là encore, il apparaît clairement que Camus est plutôt un social-démocrate qui prône la pleine participation de toutes les couches de la population à la société, y compris les plus faibles. Et cela va au-delà de la satisfaction des besoins corporels. Hubeau conclut, même si c'est parfois de manière un peu énigmatique :

Camus pense que la pauvreté est l'une des premières expériences fondamentales qui ont façonné sa vision du monde. Ce n'est pas en lisant Karl Marx qu'il se fait une idée de la liberté, mais en observant et en écoutant les compagnons modestes et fiers du quartier où il grandit, Belcourt, et où il découvre ce qu'est vraiment la vie. Il admet que son succès d'écrivain a créé une certaine distance entre lui et la pauvreté, mais il a choisi, depuis sa position privilégiée, d'être solidaire de ceux qui n'ont pas de voix. Modeste, il ne prétend cependant pas parler à leur place.

D'une certaine manière, Camus parvient à donner à la pauvreté une connotation positive, même si cela n'enlève rien à sa gravité et à son injustice. Il y va d'un "dithyrambe réaliste". Il n'idéalise ni le passé ni son enfance traversée dans la pauvreté, mais il lui donne une dimension "acosmique", une dimension sans mots (p. 318).

Invitation

Cette contribution n'est pas un compte rendu mais, comme nous l'avons déjà mentionné, une invitation à prendre le livre en main et à s'y plonger. D'une part, pour approfondir les thèmes abordés ci-dessus, que j'ai présentés de manière beaucoup trop succincte. D'autre part, pour apprendre ce que Camus pense et écrit sur les nombreux autres thèmes tels que la peine capitale, la violence et la terreur, l'Algérie et la nature, et pour explorer sa pensée et sa vie de manière plus philosophique.

Le chef-d'œuvre de Bernard Hubeau est ici le guide privilégié de cette quête.

Le livre "Op zoek naar rechtvaardigheid – Recht en onrecht bij Albert Camus" est publié par die Keure et peut être commandé à l'adresse suivante : <https://www.diekeure.be/nl-be/professional/12144/op-zoek-naar-rechtvaardigheid-recht-en-onrecht-bij-albert-camus>.

Steven Gibens
Responsable formation Travail social Odisee
Professeur invité à l'Université d'Anvers